

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## La censure? Quelle censure?

Nathalie Ferraris

---

Volume 23, numéro 2, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12165ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Ferraris, N. (2000). La censure? Quelle censure? *Lurelu*, 23(2), 97–98.

# La censure? Quelle censure?

Nathalie Ferraris



Illustration : Dominique Jolin

97

La section jeunesse de la maison d'édition française Le Rouergue a été très populaire lors du dernier Salon du livre de Montréal, en novembre 1999. Cette maison produit des livres du genre *Les petits bons-hommes sur le carreau*, un album dans lequel un bambin découvre le monde de la violence et des sans-abri derrière les dessins qu'il trace sur les carreaux embués de sa salle de bain.

Nos éditeurs osent-ils publier des livres comme *Cette histoire de cochons n'est pas un conte de fées* de Merlin (France), un album pas sérieux pour deux sous dans lequel les enfants-cochons puent tellement qu'ils sont renvoyés de l'école et expulsés du village?

Nos artistes acceptent-ils d'écrire et d'illustrer des livres comme *Odorant* ou *Comment le bon gros bébé tout puant trouva un ami* des Britanniques Whybrow et Ayto, album dont le titre résume parfaitement l'histoire?

Nos enseignants et nos bibliothécaires garnissent-ils leurs rayons de livres du genre *De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête*, des Allemands Holzwarth et Erlbruch et en présentent-ils aux enfants? Cet album met en scène une taupe qui, ayant reçu sur la tête quelque chose de «rond et marron, aussi long qu'une saucisse», découvre la forme et la manière de déféquer d'autres animaux.

Nos libraires proposent-ils les classiques de Babetta Cole (Grande-Bretagne) dont le dernier album, *Poils partout*, explique avec une pointe d'humour tous les aspects de la puberté : odeurs sous les bras, menstruations, voix qui mue, érection? «Son pénis s'est mis à grandir et à rapetisser sans que ton père ne puisse rien y faire. Et puis, quelque chose de gluant en est sorti.»

Les parents du Québec achètent-ils des livres comme *L'enfant du crack* de Clark Taylor et Jan Thompson Dicks (États-Unis) dans lequel une petite berceuse rythme l'histoire du parcours de la drogue, allant de la récolte des plantes de coca au trafic des substances, en passant par les familles intoxiquées et les bébés du crack?

Bref, y a-t-il place en littérature de jeunesse québécoise pour l'irrévérencieux et pour la dure réalité? Sont-ils victimes de censure, nos auteurs et nos illustrateurs? Et si oui, qui sont les grands censeurs?

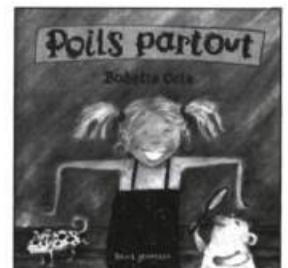
## Oui et non

J'ai interviewé une vingtaine de personnes, dont des auteurs, illustrateurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, enseignants et parents, au sujet de la censure en littérature de jeunesse au Québec. Afin de protéger leur identité, les noms des personnes que j'ai rencontrées ont été censurés...

Disons que les opinions demeurent très partagées. En effet, alors que certains (les éditeurs et les directeurs de collections) ne voient aucune censure, d'autres (les auteurs et les illustrateurs) crient tout simplement au meurtre, comme Mesdames X et A : «Au Québec, on ne peut RIEN faire! Ceux qui veulent se lâcher lousse doivent se tourner vers la BD.»

Pour les artistes dont la création est souvent brimée – «On nous demande de faire de l'édition scolaire» (Madame K) –, il semble que la production québécoise ne donne que dans la rectitude politique : «Notre littérature de jeunesse reste trop en surface. On n'explore pas assez la réalité, l'intimité, la marginalité et la différence. Par exemple, on ne peut pas montrer des adolescents avec des boutons sur le visage. On coupe le corps, une fesse d'enfant qui déborde d'une culotte, et même une femme qui allaite un bébé. On refuse de publier une illustration présentant deux vers de terre habillés et enlacés sur un banc d'amoureux parce qu'on juge que c'est indécent! On doit inclure un personnage noir, pour être correct. On censure le plaisir lié à la sexualité. On censure la mort.» (Mesdames et Messieurs Y, I, Q, et W)

Pourquoi le Québec est-il si «coincé»? Selon Monsieur H, le phénomène est dû à la proximité des États-Unis, peuplés d'anciens Puritains qui ont justement fui une Angleterre devenue trop libérale à leur goût. Évidemment, à tous ces commentaires, les éditeurs répliquent que les livres doivent avant tout plaire aux parents, car ce sont eux les premiers consommateurs et «parce qu'au fond la littérature de jeunesse est faite pour donner le bon exemple : il ne faut jamais oublier que l'on s'adresse à des petits». (Madame O)





Les grands censeurs seraient donc les éditeurs, qui coupent l'herbe sous le pied des auteurs et des illustrateurs? Pas forcément...

### Serions-nous tous des censeurs?

Comme le mentionnaient Messieurs Q et C, les auteurs et les illustrateurs sont les premiers censeurs : «La censure, ancrée au plus profond de nous-mêmes, dans notre inconscient collectif, vient bien avant l'acte créateur.» Censeur numéro un.

Monsieur L, quant à lui, rejette la faute sur l'objet lui-même, le livre, lequel «est, à la base, un objet noble et snob, qui ne tolère aucune violence, contrairement au petit écran par exemple». Censeur numéro deux.

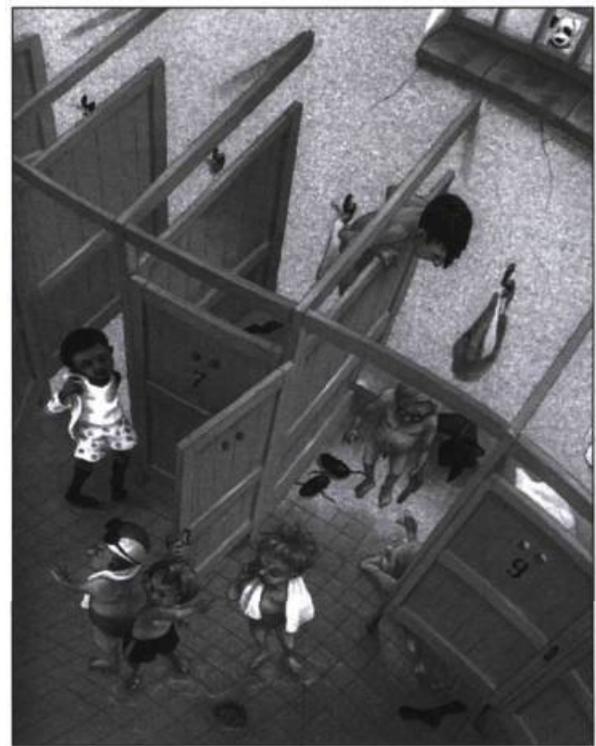
Pour Madame U, maintenant, les grands responsables sont les parents qui, faute de contrôler les émissions de télévision que leurs enfants regardent, exercent un pouvoir despotique sur la lecture; les enseignants et les bibliothécaires, qui ont peur de se faire réprimander par les parents; et les éditeurs qui, sachant que tel type de livre ne se vendra pas, demeurent sages et soumis à la loi mercantile. Censeurs numéro trois, quatre, cinq et six.

Enfin, selon Mesdames et Monsieur B, O et H, le problème relève plutôt de la structure éditoriale. Or, il y a ici forte opposition. En effet, si certains disent que «les éditeurs sont subventionnés et que, par conséquent, ils ne peuvent rien perdre en termes de revenus ni se permettre d'être audacieux», d'autres se demandent «si c'est justement parce que les éditeurs sont subventionnés qu'il y a autant de censure». Censeur numéro sept.

Donc à qui la faute? Aux artistes, aux éditeurs, aux enseignants, aux bibliothécaires, aux parents? Décidément, c'est le principe du cercle vicieux. Et les principaux concernés, les enfants, leur a-t-on demandé leur avis? Bien sûr que non!

### Les audacieux

Cependant, soulignons qu'il existe tout de même au Québec une maison d'édition qui ose un peu plus que les autres en ce qui a trait à l'album : Les 400 coups, avec des collections comme «Grimace» et «Carré blanc».



Petit Zizi, illustration de Stéphane Poulin

Or, chez cet éditeur, les choses les plus audacieuses proviennent souvent de l'extérieur. Par exemple, l'album *Rose Blanche* de Roberto Innocenti, qui aborde les horreurs de la guerre, vient de l'Italie, alors que *Dans la gueule du monstre* de Colette Barbé et Jean-Luc Bénazet arrive directement de la France : ce dernier album raconte l'histoire d'un monstre qui, s'étant fait faire une grande bouche afin de pouvoir tout croquer sur son passage, meurt d'un mal de ventre incroyable. C'est qu'il avait oublié, le pauvre, que «sous la queue, il avait toujours... un petit, petit, tout petit trou!»

Néanmoins, Les 400 coups publient aussi du québécois. Malheureusement, certains de ces titres ont été et sont encore victimes de censure. Pensons à *Petit zizi*, de Thierry Lenain et Stéphane Poulin, franc succès de librairie, et à *Cruelle Cruellina*, de Carole Tremblay et Dominique Jolin, deux albums qui furent censurés dans le milieu scolaire : «On ne veut pas de ces livres-là dans nos écoles. Avec le premier, les petits garçons vont commencer à faire des concours de qui pissera le plus loin et, en ce qui concerne le second, c'est bien effrayant de se servir des enfants pour faire des meubles!» (Mesdames G, R, E, S et M)

### Pour ne pas conclure

Le débat sur la censure en littérature de jeunesse au Québec est loin d'être terminé. Plusieurs pions reposent sur l'échiquier, dont ceux de l'argent et du bien-être, qui jouissent, malheureusement, d'une avance considérable. Malheureusement aussi, plusieurs pions importants ont perdu leur naïveté devant les mille facettes de la vie, et la production québécoise est loin de ressembler à celle du Rouergue, par exemple. Mais, comme disait Madame XXX : «Le Rouergue, c'est pour les enfants de dix-huit ans et plus?»